

Un ouvrage consacré au rôle des Belges dans l'industrialisation de la Russie vient à son heure, au moment où l'empire russe démembré s'ouvre à nouveau au capitalisme local et international : Wim PEETERS et Jérôme WILSON, *L'industrie belge, dans la Russie des tsars*, Liège, Editions du Perron, 1999 (200 pages in-4° et env. 100 illustrations n/bl.). Des deux jeunes auteurs, le premier s'intéresse particulièrement à l'expansion belge à l'étranger et le second à la stratégie pétrolière de l'Europe. Ils consacrent, sous l'égide de la Commission Russie du Comité Patrimoine et Histoire de la SRBII, présidé par Léon Dubois (entretemps décédé et dont nous saluons la mémoire), un livre de haute vulgarisation à l'épopée industrielle des Belges sous les règnes d'Alexandre III et de Nicolas II, à la charnière des XIX^e et XX^e siècles.

Ce n'est pas un ouvrage d'archéologie industrielle, loin s'en faut, puisque les auteurs ne disent à peu près rien des procédés techniques mis en œuvre dans l'empire russe (et très peu de la condition sociale des travailleurs). Mais il fera date dans l'historiographie des réalisations nationales car, pour la première fois de façon assez détaillée, il brosse un panorama de ce qui fut, avant le Congo, une véritable colonisation belge au sein de notre vieux continent. Après l'ère des pionniers, qui avaient implanté individuellement et isolément quelques entreprises en Russie, les années 1880 marquent un tournant important, celui où les investissements belges commencent à

s'opérer massivement dans ce pays qu s'ouvre systématiquement à l'industrie moderne. Avec les capitaux, affluent les spécialistes de tous niveaux et les techniques déjà éprouvées, que les dirigeants du gouvernement tsariste ont la sagesse d'accueillir sur le sol national, où règne encore une société duale : d'une part une immense paysannerie, libérée du servage depuis une génération à peine, d'autre part la noblesse et la haute bourgeoisie, qui monopolisent la terre et les richesses, considérant parfois la modernité comme attentatoire à leurs privilèges. Les Belges se taillent très rapidement la part du lion dans l'industrie extractive, la métallurgie, la construction mécanique et industrielle, ainsi que dans le transport urbain (les "tramways belges"), l'éclairage et la distribution d'électricité.

Le centre de gravité de leurs activités se situe dans le sud de l'empire, avec le riche bassin du Donetz (Ukraine). Au tournant du siècle, quelque 20 000 compatriotes, dirigeants, ingénieurs, contremaîtres, ouvriers, s'activeront en Russie, où l'on compte plus de 160 entreprises à capitaux voire à direction belges. Les Wallons y sont nombreux et Iekaterinoslav est surnommée le "Seraing russe".

Cependant, la situation se dégrade vers 1900. La crise d'alors marque la fin de la première expansion du marché russe. La surproduction a entraîné la chute des prix. Les capitaux français et allemands deviennent largement prépondérants. Par ailleurs, la Belgique n'a toujours pas réussi

sa percée commerciale dans un marché très protégé et en fait limité par le faible pouvoir d'achat des masses populaires... En outre, le manque de cohésion des Belges de cette diaspora et leur absence de stratégie globale s'avèrent préjudiciables.

La situation économique s'améliore cependant vers 1905. Nos ressortissants réaffirment leur expertise, - et leur "main-mise" déclarent les nationalistes russes, de plus en plus nombreux, - dans leurs secteurs de prédilection. Déjà, cependant, la xénophobie pré-révolutionnaire commence à faire son œuvre. La guerre de 14, la prise du pouvoir par les sociaux démocrates puis par les bolcheviques, la guerre civile et l'anarchie qui s'ensuivent, les nationalisations enfin, apparaissent comme des catastrophes pour les Belges de Russie. C'est l'exode, la ruine, quelquefois la privation de liberté voire la mort.

Suite à des calculs difficiles et dont ils sont bien conscients du caractère conjectural, les auteurs estiment à 500 millions de francs or environ les investissements belges consentis dans la Russie des tsars. C'est moins, certes, que les 3,5 milliards de "réparations" demandés en vain, à la Russie puis à l'Union soviétique après le traité de Brest-Litovsk. A ce chiffre réaliste d'un demi-milliard, il faut encore opposer les quelque 430 millions de revenus des sociétés réalisés sur ces entreprises, ce qui signifie que le point d'équilibre n'était pas encore tout à fait atteint en 1917 pour les entreprises, mais

SOCIÉTÉ D'ÉLECTRICITÉ D'ODESSA

Société Anonyme



Constituée par devant M^e Maurice De Doncker, notaire à Bruxelles
par acte du 17 Décembre 1909, publié au *Moniteur Belge*, le 6 Janvier 1910.

SIÈGE SOCIAL : BRUXELLES

CAPITAL SOCIAL : 8000000 DE FRANCS

Divise en 80 000 Actions de Capital de 100 Francs chacune.

Il est créé en outre 80 000 Actions de Dividende au porteur sans mention de valeur.

OBLIGATION DE 500 FRANCS 4½% AU PORTEUR

ENTIÈREMENT LIBÉRÉE

rapportant Fr^s 22 50 d'intérêt annuel payables semestriellement
le 15 Décembre et 15 Juin,
et créée conformément à l'article 10 des Statuts.

L'époque de remboursement de la présente obligation sera fixée par tirages au sort, conformément au tableau d'amortissement d'autre part, toutefois, à partir de 1898, la Société peut à toute époque appeler la présente

obligation au remboursement. Les tirages au sort s'effectueront par série de dix numéros. Les coupons entièrement détachés sont déduits du capital lors du remboursement de l'obligation. Aucune réclamation n'est admise de ce chef.

UN ADMINISTRATEUR

Henry Verban

NUMERO
3390

UN ADMINISTRATEUR

Henry Verban

D'Odessa déposé.

J. VERSCHUEREN - ANVERS

7. Action de la "Société d'Electricité d'Odessa", fondée à Bruxelles en 1909. Archives Musée d'Armes de Liège.



8. Jean Defer, actuel président de PIWB, dans l'exercice de sa profession. Archives J. Defer.

Le président de PIWB se raconte...

Jean DEFER, *Mon histoire au charbonnage de Blegny-Trembleur*, Blegny, Domaine touristique de Blegny A.S.B.L., 2000 (Collection "Comté de Dalhem") (128 pages in -4° et 102 ill. n/bl.).

Président de l'ASBL "Patri-moine industriel Wallonie-Bruxelles", Jean Defer publie, à l'occasion de la commémoration du 20^e anniversaire de la fermeture de ce charbonnage liégeois, les souvenirs personnels de la carrière qu'il a accomplie précisément en ces lieux-mêmes qui virent les ultimes activités charbonnières du bassin de Liège. En effet, entré comme jeune ingénieur en 1956 (fig. 8) au charbonnage d'Argenteau-Trembleur, il en devint par la suite directeur des travaux jusqu'en 1988. C'est-à-dire qu'il vécut intimement "son" charbonnage durant plus de trente ans et qu'il en parle en connaissance de cause. Son livre est tout à la fois émouvant, instructif et neuf. Émouvant, car il témoigne des soucis, des travaux et des joies d'un homme acharné à un dur métier, tout empreint dans nos mémoires d'une forte charge affective. Instructif en ce qu'il décrit une période cruciale de l'histoire de nos houillères : celle de la modernisation et de la nationalisation de l'outil, celle des inexorables fermetures aussi. L'historien des techniques y glanera beaucoup d'information sous la plume de cet homme de terrain, aux vues pragmatiques et personnelles. Enfin, le livre est neuf : car si l'on connaissait déjà beaucoup de narrations d'anciens mineurs, on trouve ici un point de vue rarement évoqué, celui du dirigeant assurant le

qu'il était en bonne voie... Par contre, on mettra aussi dans la balance les revenus individuels considérables engrangés par les acteurs de cette épopée russe, avec des salaires bien supérieurs à ceux pratiqués en Belgique. Le livre se termine par un aperçu intéressant et peu connu de la stratégie énergétique de la Belgique au cours de l'entre-deux-guerres. Revenue à des prétentions plus réalistes à l'égard des réparations, celle-ci préféra, non sans succès cette fois, focaliser ses actions diplomatiques et commerciales sur un enjeu nouveau, celui des produits pétroliers du Caucase, avec l'aide de la Belgo-caucasienne et de Petrofina.

Un important appendice comporte, entre autres, une liste de 227 sociétés belges constituées entre 1880 et 1914 en vue d'exercer des activités en Russie, ainsi qu'une évocation biographique des personnages cités dans le livre et, bien entendu, une bibliographie (où l'on aurait aimé voir citer les fonds d'archives utilisés). Un résumé en néerlandais, d'une vingtaine de pages, termine cet ouvrage, dont le mérite est grand et le sujet encore plein de promesses (ouvrage en vente à la SRBII, rue Ravenstein 3, 1000 Bruxelles, tél. 02-511.58.56, au prix de BEF 1690).

Claude GAIER